

Patrice Favaro

Le Sang
des mouches

R O M A N

DENOËL

Le Sang des mouches

**DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL**

On ne meurt pas, on est tué, Denoël, 2001.

Patrice Favaro

Le Sang
des mouches

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2003, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25392-9
B 25392-9

à Françoise

*merci à C.A. et R.A., merci à A.V.
pour les jours lumineux à Pondy*

ALAP

*S'ouvre, fleur double, le monde :
Tristesse d'être venu,
Joie d'être ici.
Je marche perdu en mon propre centre.*

*Octavio Paz, Concert dans le jardin
(vina et mridangam)*

Les premiers grains de la mousson d'automne.

À travers le pare-brise, balayé par l'unique béquille hésitante de l'essuie-glace, le gris mouillé du ciel et de la route inondée. Le taxi roule depuis des heures, depuis le départ de Swamimalai, depuis qu'à l'arrière le silence nous a engloutis, Lidia et moi.

Les faubourgs de la ville, à la limite sud marquée par les trois cimetières catholiques, contigus et distincts — on se côtoie, on ne se mélange jamais, pas même dans la mort. Le cimetière des parias; celui des gens de castes; le carré des vieilles familles de colons, la peinture rose de leurs tombes ravivée par la pluie, un rose de joues giflées. Ensuite, le haut mur d'enceinte du port entièrement recouvert d'affiches électorales détrempées dont les bords supérieurs retombent en langues pendantes, puis le canal où bouillonne un flot épais, d'un brun chocolat.

Le taxi s'engage enfin dans les rues désertes du Quartier français. Il s'arrête rue Dumas, devant la villa

Bérenghère. La façade de la maison est masquée par un rideau d'eau, des cataractes tombent du toit en terrasse. Il pleut de plus en plus fort, les gouttes font un bruit de friture sur le bitume. Au bout de la rue, un vent tournoyant courbe la cime de quelques grands arbres esseulés.

En face de la villa, non loin de la pancarte annonçant la construction du futur hôtel *Le Dupleix*, sur l'espace ouvert du chantier : un attroupement. Des bonnes, des employés travaillant dans les demeures voisines, un photographe — une carte de presse épinglée sur le revers de sa veste. Des policiers aussi, revêtus d'uniformes kaki dépareillés. Beaucoup de policiers, certains à l'abri sous de vastes parapluies noirs.

Lidia s'inquiète. Un tressaillement, sa main se crispe sur l'accoudoir. Sans doute partageons-nous à cet instant le même souvenir qui reflue vers nos mémoires, la scène à laquelle nous avons assisté peu de jours auparavant dans les environs de Puram : la manifestation, les femmes bloquant la route avec leurs enfants, le minibus lapidé, la charge...

Notre chauffeur sort de la voiture, l'attroupement ne l'intéresse pas. Il soulève le hayon du coffre arrière et dépose ma valise au sec sous le porche de la villa. Il revient à l'intérieur. Ses cheveux dégoulinent, il a de l'eau dans les yeux, ça l'amuse.

— Voilà, m'sieur! On va chez vous maint'nant, m'dame?

Lidia acquiesce.

Je tire de mon portefeuille une liasse de billets chiffonnés et moites. Je paie la somme convenue pour le voyage et le séjour à Swamimalai ; j'ajoute quelques coupures de plus, le bakchich attendu par le chauffeur.

Je me penche vers Lidia pour l'embrasser. Elle observe fixement ce qui se passe sur le chantier, la joue collée à la portière. Je me contente de lui effleurer l'épaule. Elle se tourne vers moi, esquisse un faible sourire. Je descends de la voiture.

Lidia baisse rapidement la vitre comme si elle avait envie de me dire un mot, mais la pluie lui fouette la figure. Elle garde le silence et remonte la glace.

Le chauffeur remet le moteur en marche, le taxi s'éloigne.

Je cherche mon trousseau de clés pour ouvrir le portail de la villa, je change d'avis, rebrousse chemin, et traverse la rue. L'orage ne faiblit pas ; ma chemise trempée me colle au corps, une seconde peau. Mes pieds s'enfoncent dans la terre fangeuse du chantier. Devant moi une barrière dressée : un mur de dos ruisselants. Je joue des coudes pour me frayer un chemin ; on râle, mais on me laisse avancer jusqu'au premier rang, je suis le seul étranger, le seul Blanc.

Au centre du cercle : des badauds, et au milieu d'une excavation qui ressemble à une arène : une tache de couleur acide, un pan de sari jaune que les bourrasques soulèvent par intermittence.

Au sol, une forme étendue.

Le corps d'une femme, très jeune.
Autour, les gouttes crépitent, rouges.

C'est Kitteri. Son ébauche de terre. Kitteri, la moitié droite de son visage, enfouie dans l'argile, attend qu'on la retire de sa gangue. Une épaule est rejetée en arrière, dans un mouvement suspendu qui dessine un angle inhabituel avec le buste. La pointe d'un sein se devine sous le drapé du vêtement que la boue empèse. J'aperçois, au-dessous du nombril, un pan de peau nue, brune, propre, intacte, vernie par la pluie.

Kitteri, que la mort a pétrie.

L'averse a presque cessé. Je demeure immobile, atone, mes pensées blanches et nues, devant le corps inerte.

Un homme chauve, en civil, la cinquantaine, des manières hautaines, donne des ordres en tamoul. Les policiers lui obéissent avec un empressement veule, s'agitent en des allées et venues clapotantes, des piétinements inutiles. Un ballet de marionnettes. Un éclair de flash, le photographe a tendu son appareil par-dessus les têtes qui lui font obstacle. Tout le monde se presse, se bouscule pour se placer devant son objectif. Un autre éclair. Les curieux, tout autant que les policiers, prennent des poses avantageuses dans l'attente d'une nouvelle photo. La morte n'intéresse plus personne.

Je m'approche, je demande à l'homme chauve qui donne des ordres :

— Qu'est-ce qui est arrivé?

Il ne daigne pas regarder dans ma direction. J'insiste.

— J'habite en face. Que s'est-il passé?

Il fait un geste à mon intention, un de ceux qu'on a pour chasser une mouche qui vous importune, et il retourne vers le cadavre. De la pointe de sa chaussure, il écarte une brique ébréchée et soulève la tête de Kitteri. La masse lourde des cheveux glisse en arrière, dévoilant le front de la morte. Le côté gauche est profondément enfoncé, une tache de sang s'y épanouit. Du sang noir que la pluie n'est pas parvenue à effacer. L'homme a un sifflement dubitatif. Il retire son pied, la tête de Kitteri retombe avec un bruit spongieux.

— On l'a frappée avec cette brique?

Pas de réponse. Un planton zélé vient se poster devant moi pour m'empêcher d'avancer plus loin. Je fais un pas en arrière, et soudain mon estomac se soulève. Mes mains se mettent à trembler, mes jambes se dérober. Il me vient une immense fatigue, le besoin de m'asseoir, de m'étendre par terre, dans la boue, peu m'importe, sous la pluie qui reprend. Et de fermer les yeux.

Une sirène hurle dans la rue, des éclats de gyrophare, un cortège de voitures — des Jeep encadrant une Maruti Esteem blanche, avec la flamme du gouvernement dressée sur l'avant du capot. Des parapluies fleurissent. On s'affaire autour des deux VIP qui descendent du véhicule officiel : Dubashi, fraîchement élu à l'Assemblée du Territoire de l'Union, et son conseiller et avocat, Chaouki-

dar. On leur fait une haie d'honneur, des gens applaudissent. Dubashi soulève avec une extrême lenteur ses lunettes noires réfléchissantes, comme le ferait un acteur de Bollywood pour souligner son entrée en scène. Il prononce une courte tirade, le ton est énergique, martial. Nouveaux applaudissements. Des policiers écartent les badauds pour que Dubashi puisse à son tour jeter un coup d'œil à la morte. Il ne s'y attarde pas. Chaoukidar, qui se tient derrière lui par souci du protocole, me remarque à cet instant.

— Ah, Fabre! Vous êtes au courant? C'est William qui a commis cette horreur.

— Comment?

— William, oui. On lui a mis la main dessus, la justice va s'occuper de lui avec un soin tout particulier.

Petit rire satisfait, sale. Chaoukidar ne cherche pas à dissimuler sa satisfaction.

Pendant ce temps, Dubashi passe la troupe en revue; les agents en uniforme sont au garde-à-vous, l'homme chauve également. Dubashi les délaisse à la fin pour aller vers la foule. Il serre quelques mains avec un mot, une tape amicale, une plaisanterie à l'un ou l'autre : réflexe de campagne électorale, elle vient de s'achever. Les humbles, les modestes, s'inclinent, répondent par des sourires serviles à ces marques d'attention qu'il leur plaît de croire sincères. Chaoukidar suit Dubashi pas à pas. La terre du chantier macule le bas de son pantalon. Patauger dans la boue ne lui cause aucune gêne. L'habitude.

Patrice Favaro

•• Le Sang des mouches

Pondichéry sous la mousson. À deux pas de sa villa, Matéo découvre une tache de couleur acide, un pan de sari jaune que les bourrasques soulèvent par intermittence. C'est le corps d'une intouchable, Kitteri, que des mois durant

il a regardée vivre, protégée de loin, désirée, même.

Patrice Favaro est né à Nice. Auteur dramatique et metteur en scène, il séjourne depuis de nombreuses années à

Pondichéry et dans l'Inde du Sud. Il a publié en 2000 son premier roman, *On ne meurt pas, on est tué*.

Matéo est venu en Inde pour retrouver l'inspiration, le goût de sculpter. Qu'a-t-il perdu ailleurs qu'il soit venu chercher ici ? Le désir ? La force d'aimer encore ? Ella, son unique modèle, Lidia qu'il croise sur son chemin, Kitteri...

À la fois récit de voyage et quête intime, *Le Sang des mouches* met en scène une Inde tumultueuse, traversée de violences politiques, en proie à la corruption. Porté par une écriture sensuelle, le deuxième roman de Patrice Favaro joue avec une réalité qui se dérobe. S'y révèlent les interrogations d'un homme plongé au cœur d'un pays tout en contrastes où se côtoient beauté et lèpre, la grâce des corps et l'indigence, le désir et l'interdit.

DENOËL

B 25392.9  03.03
ISBN 2.207.25392.9
13 €

9 782207 253922